

§ IV

La date des palais devrait résulter de l'étude des ornements. — Théorie admise. — L'art sassanide est distinct de l'art achéménide. — Djour et Firouz-Abâd. — Trois villes se sont succédé dans la vallée du Khounaïfigân. — Le palais fait partie de la plus ancienne. — Comparaison des pendentifs perses, byzantins et persans. — Les coupoles perses sont d'un type plus ancien que les plus vieilles coupoles protobyzantines. — Résumé de la discussion. — Conclusion.

La décoration des portes de Firouz-Abâd (Fig. 42, 43, Pl. XV et XVI) devrait, à elle seule, dater le monument. Il semblerait, en effet, que chaque baie portât gravé sur ses linteaux, son couronnement et ses profils, le sceau des Achéménides. C'est bien là, en effet, ma manière de voir. Je considère que l'architecte du palais de Firouz-Abâd, quoique élevé dans les traditions les plus pures des écoles locales, dut sacrifier aux arts étrangers mis à la mode par les souverains, et que sur l'ordre de son maître, faute de pouvoir ou d'oser employer des colonnes de porphyre et des plafonds de cèdre, il choisit de tous les motifs de décoration persépolitains le plus caractéristique et le plus facile à reproduire, et fit copier, pour les imiter en plâtre à l'intérieur du palais seigneurial, les portes des *apadânas* royaux.

Ce raisonnement me paraissait d'autant plus exact que l'antiquité du palais de Firouz-Abâd, accusée par la disposition rudimentaire des coupoles, cadrait on ne peut mieux avec la décoration des portes. Jamais, du reste, les Parthes ou les Sassanides n'auraient eu l'idée fort moderne et fort singulière de faire de mauvaises restitutions archéologiques et d'aller chercher dans les ruines de monuments vieux de cinq à six cents ans, pour les ajuster à un édifice bâti à la mode du jour, des modèles de portes, alors surtout que ces modèles n'étaient point traditionnels et constituaient au premier chef une importation étrangère et artificielle sans racines et sans rameaux dans la contrée.

Cependant, comme les édifices voûtés du Fars ont été jusqu'à ce jour classés sans hésitation au nombre des monuments sassanides, et qu'il est du plus haut intérêt d'établir sur des données certaines la date d'édifices tenant dans l'histoire de l'art une place aussi importante que les palais de Sarvistan et de

Firouz-Abâd, je vais discuter les raisons, décisives à mon avis, qui me font repousser l'ancienne attribution et me portent à faire de ces deux monuments les contemporains du Takhtè-Djemchid.

La classification adoptée jusqu'à ce jour repose sur trois faits :

1° L'architecture nationale de la Perse et de la Médie admettait le bois d'une manière à peu près exclusive dans les constructions anciennes, dont les palais de Persépolis sont des imitations fidèles. Toute habitation voûtée était, par conséquent, de date relativement récente, et ne pouvait être reculée au delà de l'époque des Sassanides.

2° Les Sassanides, en leur qualité de successeurs très indirects de Darius Codoman, tentèrent de prouver la légitimité de leur usurpation en invoquant une parenté avec les Achéménides et, dans ce but, restaurèrent dans toute sa pureté le culte d'Aouramazda, et empruntèrent à leurs aïeux fictifs les modèles des portes de Firouz-Abâd.

3° Il existe dans les environs de Firouz-Abâd, sur un rocher placé à la sortie du défilé, une sculpture d'origine sassanide.

Je vais essayer de répondre d'une manière méthodique à ces arguments.

J'ai montré tout d'abord, en analysant membre à membre les constructions de Méchhed-Mourgab et de Persépolis, le véritable caractère de l'architecture des grands rois ; d'autre part, j'ai indiqué que les hauts plateaux de la Perse et de la Médie avaient été de tout temps, par le fait même de leur formation géologique, impropres à la culture forestière¹.

Je sais combien une erreur longtemps propagée et acceptée est difficile à déraciner ; j'espère cependant avoir convaincu ceux qui m'auront lu ou qui auront consulté le volume consacré par M. Reclus à la géographie de la Perse. Je n'insisterai donc pas sur ce premier point.

La civilisation sassanide ressemblait par quelques points à la civilisation achéménide, je n'y contredis pas ; mais, après six siècles de guerres et deux changements de dynastie, pense-t-on qu'il ait pu venir à l'idée d'un souverain de faire revivre une architecture qui n'était même pas d'origine locale ? En vérité, dans les monuments iraniens postérieurs à l'ère chrétienne, et j'entends par ce mot non seulement les constructions, mais les bijoux, les bas-reliefs, les monnaies, on découvre un style parfaitement original.

1. Vol. II, § 1.

Les Sassanides n'ont copié aucun ornement achéménide d'importation étrangère. Les seuls décors antiques qu'ils aient utilisés étaient perses ou devenus tels par suite des contacts incessants de l'Iran avec l'Assyrie et la Susiane. De ce nombre sont les anthémions, les pieds et les têtes de lion, les croissants.

D'ailleurs, la preuve qu'Ardeschir et ses successeurs ne tentèrent pas, sauf dans le domaine mazdaïque, de remonter le courant et les siècles, c'est qu'ils parlaient

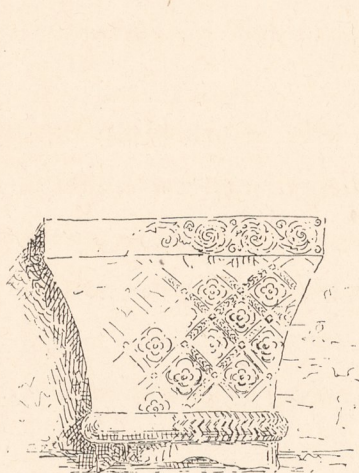


Fig. 47.
Chapiteau sassanide
d'Ispahan.

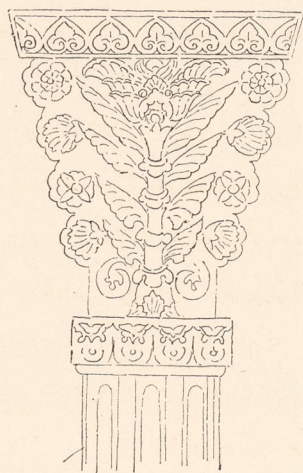


Fig. 48.
Chapiteau sassanide
du Tag-Bostan.

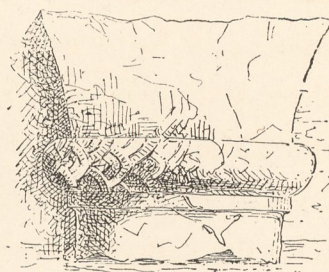


Fig. 49.
Chapiteau sassanide
d'Ispahan.

pehlvi, et non perse; c'est qu'ils écrivaient avec des caractères spéciaux, et non avec des cunéiformes; c'est qu'ils s'habillaient comme des Perses, et non comme des Mèdes. Le matériel religieux lui-même s'était transformé, et l'autel du feu avait parcouru les étranges étapes que j'ai signalées¹.

Quand les Sassanides s'écartèrent des traditions nationales, car ils s'en écartèrent, eux aussi, ce ne fut point pour se rapprocher d'une architecture artificielle bien définitivement morte, mais de l'architecture des Romains. Cette influence, qui n'avait pas été signalée jusqu'à ce jour, parce que personne encore n'avait eu l'heureuse fortune de parcourir à loisir la Susiane, est nettement établie par l'étude des ponts de Chouster et de Disfoul, des digues de Disfoul, de Chouster et d'Awaz, des forts de Chouster : ponts, digues et forts construits sous le règne des Chapour et de Kosroès. Blocages intérieurs, parements en pierres de taille de petit appareil, arcs plein cintre construits en claveaux appareillés, sont autant de signes distinctifs de

1. Vol. III, § 1, p. 9, Fig. 4 à 7.

l'architecture romaine et exclusifs de l'art oriental qui se retrouvent pourtant dans toutes les constructions sassanides ayant un caractère d'utilité publique¹.

Quant aux édifices destinés à l'habitation, aux palais des souverains, on les connaît également. Le Tag-Koesra, près de Bagdad; le Tag-Eïwan, sur la Kharkharè, sont des monuments admirablement construits composés de salles voûtées en berceau.

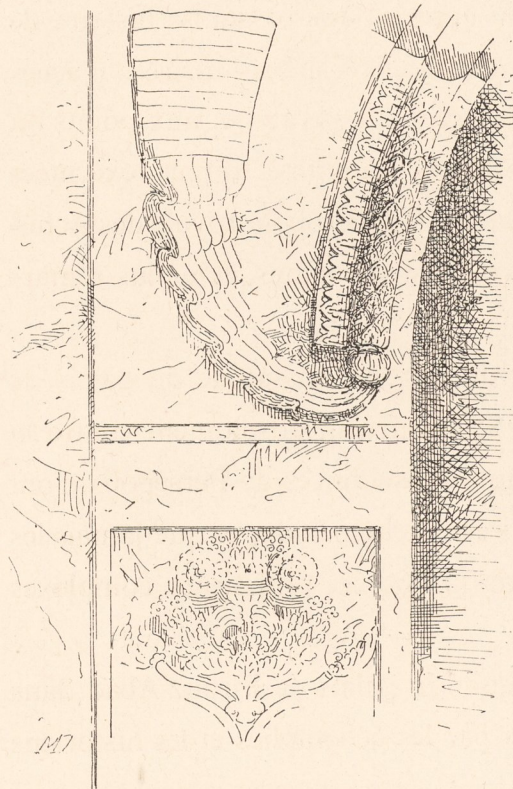


Fig. 50. — Archivolte et pilastres sassanides du Tag-Bostan.

Le Tag-Bostan, taillé en plein roc et situé dans les environs de Kermancha, nous offre même, à côté de belles sculptures en bas-relief, des modèles d'archivoltes, de chapiteaux, de colonnes et de pilastres.

Que l'on compare l'architecture du Tag-Bostan avec les palais de Persépolis et de Firouz-Abâd; que l'on mette, à côté des chapiteaux bicéphales du Takhtè-Djemchid², les tailloirs massifs couverts de sculptures superficielles des monuments sassanides (Fig. 47, 48, 49), l'archivolte et les pilastres du Tag-Bostan (Fig. 50), et les portes de Firouz-Abâd ou du Takhtè-Djemchid : on se convaincra que la différence est aussi considérable entre les monuments des Kosroès et des Darius que les analogies sont

étroites entre les baies de Persépolis et de Firouz-Abâd. Il ne s'agit pas seulement d'un détail ou d'une moulure plus ou moins bien copiés, mais du style d'une époque qui se trouve aussi bien dans la délicatesse toute grecque du profil des archivoltes et des pilastres de Firouz-Abâd que dans l'allure des bas-reliefs et des ornements de Persépolis. La même remarque s'applique aux bas-reliefs sassanides. J'ai signalé l'influence des arts romains sur les travaux d'utilité publique de la Susiane. Ne semble-t-il pas qu'elle se soit étendue? Tous les rois, tous les fiers cavaliers qui tapissent les rochers de Nakhchè-Roustem, de Chapour, de

1. Tous ces monuments seront étudiés dans la Ve partie de cet ouvrage. J'en ai donné une description sommaire dans les *Annales des Ponts et Chaussées*. Année 1883, p. 23, pl. 18.

2. Vol. II, p. 83, Fig. 63.

Bisoutoun, de Firouz-Abâd et de Darab ¹, ne paraissent-ils pas sortis des mêmes mains que les personnages taillés en bas-relief dans les tympans des arcs de triomphe dont la Rome impériale décora les grandes villes de l'empire?

Au sujet des bas-reliefs, qu'il me soit encore permis de faire remarquer combien peu est concluant l'argument tiré de la présence dans les gorges de Firouz-Abâd de ces grandes pages de sculpture où un monarque apprend aux passants l'histoire de ses triomphes militaires et de ses succès. Ce sont là des réclames illustrées placées par leurs auteurs sur les routes les plus fréquentées du royaume, aux points où nul ne pouvait passer sans les apercevoir. D'autres sculptures furent exécutées dans des lieux de pèlerinage tels que Persépolis ou la Nécropole royale des Achéménides, au pied de laquelle se trouvent six bas-reliefs sassanides, et le plus remarquable de tous, Valérien aux pieds de Chapour.

Des trois arguments présentés en faveur de l'origine sassanide du palais de Firouz-Abâd, un est sans importance et deux se retournent absolument contre la thèse qu'ils devaient appuyer, en ce sens que jamais les édifices de Persépolis n'ont été des types de l'architecture nationale de la Perse achéménide, et que jamais les Sassanides n'ont emprunté à leurs prédécesseurs un de ces ornements complexes caractéristiques de l'architecture royale.

On trouve des preuves nouvelles de l'antiquité du palais de Firouz-Abâd dans l'histoire de la ville : les renseignements fournis par les géographes et les historiens persans sont, par exception, utiles et concordants. Comme il serait néanmoins fort imprudent de compter sur des Orientaux pour fournir une description précise de la configuration du pays, je me substituerai momentanément à eux.

La vallée de Firouz-Abâd est comprise dans un cirque de montagnes qui l'enserrent de toutes parts. On y accède, quand on vient du Nord, par une gorge fort resserrée, au fond de laquelle coule le Khounaïfigân. La rivière, en sortant du défilé, se dirige vers le Sud-Est, traverse tout le cirque, puis elle en sort en suivant une nouvelle gorge. Le terrain, élevé au-dessus du niveau de la rivière tant qu'on est en amont du cours d'eau, s'abaisse en pente douce et devient à peu près horizontal au milieu de la plaine. On rencontre le palais dès la sortie des gorges; il est bâti sur un mamelon qui domine la partie la plus haute de la vallée. Firouz-

1. Voir les dessins de quelques-uns de ces bas-reliefs dans le *Tour du monde*, 24^e année (1884), p. 144 (Perse, Chaldée et Susiane, par M^{me} Jane Dieulafoy). On trouvera les photographies originales de ces sculptures dans la V^e partie de l'*Art antique de la Perse*, consacrée aux arts sassanides.

Abâd gadim (Firouz-Abâd le Vieux), signalé par une haute tour en maçonnerie, est un petit village situé à huit kilomètres en aval du palais, sur la partie déclive de la plaine. Firouz-Abâd nô (Firouz-Abâd le Nouveau), où ne se rencontre aucun ancien monument, est placé plus bas encore que la ville vieille et à six kilomètres environ de cette dernière. C'est une grosse bourgade très florissante, entourée de terres bien cultivées, bien arrosées, et, partant, d'une extrême richesse.

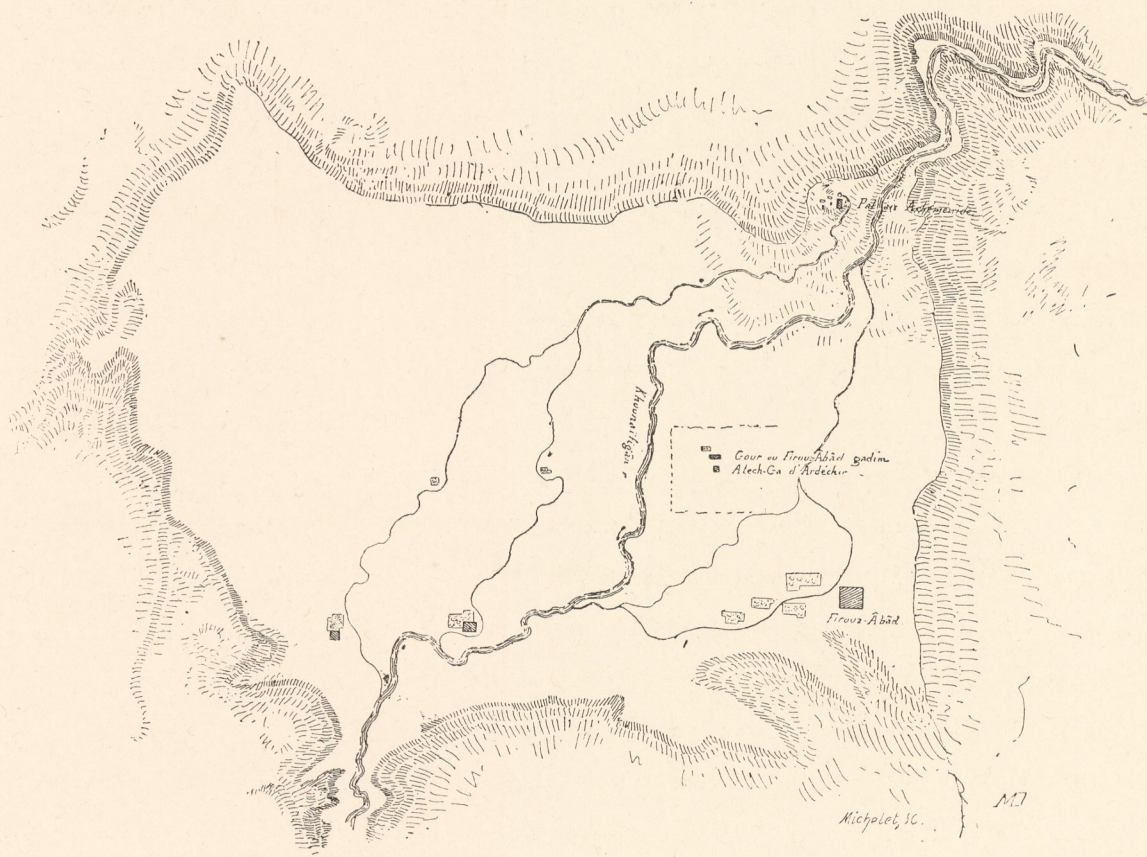


Fig. 51. — Plan de la vallée de Firouz-Abâd.

Le plus ancien géographe qui parle de Firouz-Abâd (autrefois nommée Gour ou Djour) est le scheikh Abou-Ishak, originaire d'Isthakhar. Mieux que tout autre, cet auteur, qui vivait au Xe siècle, dans une ville très voisine de Firouz-Abâd, était en mesure d'en connaître l'histoire. « Djour, dit-il, a été bâtie par Ardeschir, sur un emplacement couvert d'eau stagnante. Ce roi avait fait vœu de construire une cité et un pyrée dans le lieu où il triompherait d'un ennemi auquel il faisait la guerre, et ce fut précisément à Djour qu'il remporta la victoire. Il dessécha d'abord le sol en facilitant l'écoulement des eaux, puis il bâtit la ville qu'il nomma Djour. Elle a presque l'éten-

due d'Isthakhar; elle est entourée de murs et a quatre portes principales. Au centre de la ville est un édifice situé sur une plate-forme et analogue à ce que les Arabes nomment *tirbâl* et les Persans *aïwân*. Ce monument est dû à Ardeschir; il est assez haut pour qu'on puisse du faite dominer la ville et les environs. Le roi avait construit sur la montagne opposée un aqueduc qui amenait l'eau jusqu'à l'autel du Feu, construit sur le sommet de la plate-forme. Ce ne sont plus que des ruines maintenant, et une grande partie des matériaux a été utilisée... »

Mohammed-Medjdi, qui a résumé le Nouzhet-el-Qouloub (Charme des cœurs) d'Hamd-Allah-Mustôfi, un des géographes persans les plus justement estimés, ajoute de curieux détails aux renseignements fournis par Abou-Ishak-el-Isthakhari :

« Lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse, il vit qu'il ne pourrait prendre d'assaut Firouz-Abâd à cause de sa forte position au milieu des montagnes; il détourna donc les eaux de la rivière Khounaïfigan et submergea ce pays, qui devint un lac trois cents ans après. Ardeschir voulut le dessécher, afin d'y *rebâtir* une ville, et il consulta ses ingénieurs les plus habiles. On commença par creuser un des rochers qui enfermaient le lac '..... »

Ces deux versions si concordantes ne sont en partie contredites que par un Arabe Ibn-el-Fagih. Cet auteur, comme les précédents géographes, attribue à Ardeschir, fils de Babek, fils de Sassan, la fondation de la ville; il raconte également que le roi y éleva un temple du Feu, mais il prétend que la plaine de Djour était déserte quand Ardeschir en prit possession. C'est là une erreur trop évidente pour qu'il soit nécessaire de la relever, le Khounaïfigan ayant dû fertiliser de toute antiquité la vallée de Firouz-Abâd.

En résumé, il aurait existé dans la plaine du Khounaïfigan une ville fort ancienne. A la suite d'une obstruction du cours d'eau occasionnée soit par un accident, soit simplement par le défaut de curage des parties étranglées de la rivière, l'état naturellement marécageux de la plaine se serait aggravé. Le prétendant sassanide, pour s'attirer la bienveillance des habitants du Fars et les détacher de la cause de ses frères ou des rois parthes, se serait décidé à faire nettoyer le lit du Khounaïfigan et à fonder sur les territoires nouvellement conquis sur les marais une ville, Firouz-Abâd gadim, à laquelle succéda, quand les eaux se furent définitivement retirées, une ville plus basse et plus rapprochée des champs irrigués, Firouz-Abâd nô.

1. Ces passages sont empruntés à l'excellente traduction de *Yağout*, due à M. Barbier de Maynard (article *Gour* ou *Djour*, p. 175).

A la plus ancienne ville située dans les parties les plus saines de la plaine, c'est-à-dire à la sortie des gorges, appartiendraient le palais et les tumulus qui l'entourent ; à Djour, à la cité d'Ardeschir, la haute tour, en forme de ziggourat, qui domine encore le village de Firouz-Abâd gadim, situé, ainsi qu'il a été dit, à huit kilomètres en aval du monument à coupoles.

L'histoire de la vallée de Firouz-Abâd, telle qu'elle nous est racontée par les Persans, doit inspirer confiance, car elle est vraisemblable et en parfait accord avec toutes nos connaissances sur l'histoire et la géographie de la Perse ancienne.

Une plaine superbe, d'une fertilité miraculeuse et arrosée au point de se convertir en marais si l'évacuateur qui en extrait les eaux est mal entretenu, alors que toutes les terres voisines sont sèches et arides, doit avoir été cultivée dès la conquête de la Perse méridionale. La fondation de la première cité à laquelle fait allusion Mohammed-Medjdi remonterait à cette époque. La ville grandit et atteignit un haut degré de prospérité sous les règnes puissants des Achéménides, qui durent se montrer doublement soucieux d'embellir et de favoriser les terres patrimoniales de la tribu royale des Pasargade et les provinces les plus voisines de Persépolis, leur capitale.

Après la conquête macédonienne et les longues guerres à la suite desquelles la Perse recouvra son indépendance, l'Iran traversa une période douloureuse. Le Fars souffrit à l'égal de toutes les autres satrapies de l'empire ; mais, au lieu de se relever à l'avènement de la dynastie parthe, il vit sa décadence s'accroître ; Arsace et ses successeurs, forcés de disputer aux légions romaines la possession de leur royaume, avaient abandonné les provinces du Sud-Ouest pour reporter leurs efforts sur les frontières menacées. C'est à cette époque sans doute qu'il convient de faire remonter la décadence de la ville achéménide. Faute de soins et d'entretien, la vallée, naturellement marécageuse, se transforma en un vaste étang ; les fièvres si terribles du Fars décimèrent la population ; la cité fut définitivement abandonnée. Alexandre était la cause première de la ruine de Firouz-Abâd ; les habitants de la vallée lui firent jouer dans cette catastrophe un rôle actif et direct qui est sans doute du domaine de la légende.

Dans la première moitié du III^e siècle, le fils du gouverneur de Darabguerd, Ardeschir, petit-fils de Sassan, se révolte contre son souverain ; il triomphe sans peine de ses frères, jaloux de ses premiers succès, et pour reconnaître les secours que lui ont prêtés dans sa lutte les populations placées sous les ordres du gouvernement de Darabguerd, il songe à assainir la vallée du Khounaïfigan. Par ses ordres, le lit de la

rivière est profondément curé ; il fait même attaquer et disparaître quelques barrages naturels et fonde la ville de Djour. Les travaux d'assèchement avaient eu pour résultat d'abaisser le plan d'eau au-dessous des terres hautes. Djour fut donc bâtie sur des champs reconquis et à huit kilomètres de la ville achéménide ; mais, en même temps qu'il créait une nouvelle cité, Ardeschir la mettait sous la protection d'un autel du Feu élevé au-dessus d'une tour à étages dont les ruines sont encore très aisément restituables. Le roi se distinguait ainsi des monarques arsacides, fort enclins à l'hétérodoxie, et, en s'appuyant sur les partisans des mages, donnait une raison d'être à l'avènement d'une nouvelle race.

Tous ces travaux s'exécutèrent certainement dans les premières années du règne d'Ardeschir, car Firouz-Abâd ne fut qu'un instant sa résidence ; bientôt, pour les mêmes raisons que ses prédécesseurs, il s'installa à Ctésiphon et abandonna de nouveau le Fars pour la Susiane et l'Azerbaïdjan (Atropatène), dont les frontières étaient sans cesse menacées par les armées de Rome, comme elles le furent plus tard par celles de Byzance.

Ce transport des forces de l'empire vers l'Ouest eut pour conséquence de ruiner à tel point le Fars que, s'il restait encore quelques habitants à Isthakhar au moment de l'invasion musulmane, il n'existait aucune ville dans la riche et superbe vallée de Chiraz, bien qu'il soit prouvé que Chiraz a été reconstruit sur les ruines d'une cité achéménide.

Cette remarque est importante, car, si l'on voulait, contre toute raison, attribuer au règne d'Ardeschir le palais de Firouz-Abâd, on ne saurait, en présence de l'abandon de la partie la plus riche de la vallée de Chiraz, faire honneur aux Sassanides du superbe édifice de Sarvistan, et, comme d'autre part je crois avoir prouvé qu'il s'est écoulé au moins deux siècles entre la construction des deux monuments voûtés du Fars, on est forcé de reporter avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'époque où la vallée de Djour n'était qu'un immense marécage, la fondation du palais de Firouz-Abâd.

Une telle conclusion est manifestement inadmissible.

Les raisons majeures qui avaient forcé Ardeschir à abandonner le Fars n'existaient pas au temps de Cyrus et de ses successeurs.

Les fondateurs de la dynastie achéménide avaient autant d'intérêt à surveiller les marches du Sud qu'à mettre leur patrimoine à l'abri d'un retour offensif des Mèdes. C'était par le Sud, les tribus ariennes devaient encore s'en souvenir à cette

époque, qu'elles avaient envahi le Fars ; c'était par le Sud que se présenteraient les peuples assez hardis pour tenter de suivre leurs traces.

Or, les deux routes praticables qui du golfe Persique conduisent en Perse se croisent à Firouz-Abâd avant de s'engager dans les défilés du Khounaïfigan. Il était par conséquent du devoir de Cyrus ou de ses premiers successeurs de faire de la ville bâtie à l'entrée des gorges le siège d'un de leurs gouvernements militaires, et d'attribuer au chef du district un palais en rapport avec l'importance de ses fonctions. Je verrais ce palais dans le monument de Firouz-Abâd.

Si l'invasion fût venue de l'Est, elle eût dû, au contraire, passer à Sarvistan ; à Sarvistan également se trouve un palais ; bien d'autres édifices, sans doute, étaient placés sur le chemin des Indes ; ils ont disparu, mais il est resté au moins des ruines apparentes de forteresses qui jalonnent toute la route de Chiraz à Sarvistan et de Sarvistan à Darab.

Ces fortifications étaient d'une telle importance que l'une d'entre elles, située au sommet du Tanz y Akbar et commandant le défilé de Chiraz, était alimentée d'eau par un puits vertical de 212 mètres de profondeur et de 6 mètres carrés de section creusé en plein roc.

Ces ouvrages ne sont point l'œuvre de constructeurs arabes. Les historiens chiraziens, très au courant des annales de leur patrie, en font remonter l'origine au fabuleux Djemchid, et de fait jamais depuis la conquête musulmane il ne s'est exécuté en Perse de travaux comparables au forage de ces puits. On ne saurait davantage les attribuer aux Sassanides. Quand des princes avaient à lutter contre Rome ou Byzance, à l'Ouest, ils ne songèrent point à exécuter dans le Sud-Est de gigantesques travaux de fortifications, alors surtout que les frontières étaient tranquilles et les pays à protéger à peu près déserts.

Malgré le degré de certitude que présente le faisceau de preuves concordantes que je viens de rassembler à l'appui de l'attribution du palais de Firouz-Abâd, je désire appuyer ces raisons par des arguments tirés de la constitution intime des édifices. Les raisonnements basés sur l'étude anatomique d'un monument ont une rigueur à peu près mathématique. C'est donc à ces derniers que j'aurai finalement recours.

Les améliorations successives apportées par les constructeurs orientaux à la plus ancienne forme de coupole sur pendentifs tendaient toutes à séparer les éléments dont se composaient les surfaces mal définies des voûtes primitives, et à augmenter

la stabilité de la zone de maçonnerie placée entre la salle à couvrir et le dôme proprement dit.

Firouz-Abâd, Sarvistan, marquent autant d'étapes et de progrès dans cette voie.

Sans s'écarter de la route si méthodique tracée par leurs devanciers, les architectes perses devaient encore, avant de donner à la coupole sur pendentifs une forme définitive, faire subir au stage sarvistanien deux modifications essentielles :

En perfectionnant l'analyse commencée à Firouz-Abâd et poursuivie à Sarvistan des voûtes placées au-dessous du dôme, ils étaient conduits à détacher des grands pendentifs des arcs plans qui s'y trouvaient implicitement compris. Et, d'autre part, ils étaient amenés à limiter chaque surface voûtée par des nervures solides. Ils substituaient ainsi à des pendentifs difficiles à construire une armature légère dont les mailles pouvaient être garnies par des triangles sphériques de petites dimensions, d'autant plus aisés à appareiller qu'ils ne développaient pas des poussées appréciables.

Il ne restait plus, dès lors, aux Perses qu'à exhausser jusqu'au niveau des nouveaux arcs plans découverts dans les pendentifs les arcatures dessinées sur les murs des salles carrées de Sarvistan pour donner (Fig. 8) la solution fatale, obligatoire, du problème posé par leurs premiers aïeux. Cette dernière transformation des trompes et des pendentifs convenait, d'ailleurs, si bien avec les habitudes locales qu'elle devint traditionnelle dans tout l'Iran après la chute des Sassanides.

Les caractères saillants qui distinguent la coupole perse arrivée à son dernier état de perfection des stages plus anciens sont les suivants :

Les pendentifs et les trompes ne reposent plus sur un cadre horizontal, mais sur des courbes convexes tracées sur le prolongement des parois internes des murs.

Les voûtes ne se différencient plus seulement les unes des autres par une arête, mais par des nervures le plus souvent apparentes.

Ces deux caractères se retrouvent déjà dans les voûtes proto-byzantines construites sous la domination romaine en Syrie et en Ionie ¹. Étant admis, ce qui n'est plus contestable depuis les belles recherches de M. Choisy, que l'art byzantin est une conception mixte où la donnée asiatique se saisit dans le fond même de la construction des voûtes sans cintrage, l'influence romaine dans les plans si savamment

1. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, pl. XVI, p. 160.

ordonnés, le génie grec dans la manière ingénieuse et parfois subtile dont tous les éléments sont agencés¹, il ne me reste plus, pour classer le monument de Sarvistan, qu'à rechercher si c'est aux Romains que les Iraniens furent redevables des derniers perfectionnements apportés au stage sarvistanien, ou si les améliorations communes aux coupoles persanes et byzantines étaient en partie acquises au moment où Rome prit possession des côtes de l'Asie Mineure. C'est à cette dernière solution que se rattache M. Choisy².

J'ai déjà parlé de l'influence que les Romains exercèrent sur la construction des grands travaux publics de la Perse, à dater de l'avènement des Sassanides. L'action des architectes occidentaux ne se fit pas seulement sentir sur les ponts ou les forteresses, elle s'étendit, quoiqu'à un degré bien moindre, à tous les monuments d'école perse.

Au Tag-Eïvan, par exemple, le maître des œuvres se joue aussi bien qu'un Byzantin de toutes les difficultés que présente la pénétration des voûtes; il connaît la théorie des nervures et des voussoirs de remplissage, il arrête les poussées sur des contreforts ou sur de longs formerets.

Au Tag-Kœsra, au Tag-Eïvan, au pont d'Alten-Cupri, on retrouve de grandes armatures de charpente reliant entre elles toutes les maçonneries. Dans les deux édifices, les maçonneries sont exécutées avec ce soin précieux et cette délicatesse caractéristique d'un art arrivé à son apogée.

Au Tag-Bostan (Fig. 48), à Ispahan (Fig. 47 et 49), les chapiteaux cubiques posés au-dessus des colonnes sont recouverts d'ornements gravés à plat et semblent empruntés à un vieux monument byzantin. Ce résultat était dû aux contacts de plus en plus nombreux que l'Orient et l'Occident, représentés par Rome, Constantinople et Ctésiphon, c'est-à-dire par deux monarchies voisines, eurent pendant les règnes des Parthes et des Sassanides. Dans le monument de Sarvistan, au contraire, il est impossible de signaler, soit dans la construction, soit dans la décoration, un motif ou un procédé qui paraisse inspiré de l'architecture protobyzantine. Le plan de l'édifice est perse au suprême degré; les galeries voûtées, avec leurs contreforts, sont des réminiscences de la plus vieille architecture chaldéenne ou élamite (Fig. 33 à 36). Les poussées des voûtes ne sont en aucun point combattues avec méthode. L'architecte connaît par expérience les précautions qu'il doit prendre pour maintenir les

1. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 157.

2. Id., *ibid.*, p. 153 et suiv.

voûtes en équilibre; mais en aucun point de l'édifice on ne sent l'application d'un principe défini, d'un parti constructif. L'appareilleur de Firouz-Abâd, malgré sa timidité, est à ce point de vue supérieur à son collègue de Sarvistan. En aucun cas non plus, je l'ai fait remarquer, l'architecte n'a recours aux voûtes d'arête employées pour la première fois, à ma connaissance, dans les monuments de Pergame¹. Enfin, à Sarvistan pas plus qu'à Firouz-Abâd, il n'existe d'armatures ou de chaînages. Ce fait est capital.

Les chaînages en charpente, qui semblent avoir été pratiqués en Occident bien des siècles avant l'ère chrétienne, ne pouvaient, faute de bois, être en Perse d'un usage traditionnel. Il est même certain qu'ils y étaient inconnus; dans le cas contraire, un homme aussi prudent que l'architecte de Firouz-Abâd n'eût pas manqué d'y avoir recours. Il s'était procuré des bois de cintrage; il eût trouvé certainement dans la vallée de Firouz-Abâd des poutres d'un équarrissage suffisant pour cercler d'une manière utile les coupoles ou réunir les murs formant culées.

Ce qui témoigne d'ailleurs du prix que les Perses attachaient à une pratique excellente, surtout dans les pays sujets aux tremblements de terre, c'est que depuis le jour où les bons effets des chaînages en charpente leur ont été révélés, ils n'ont cessé d'en faire usage dans toutes leurs constructions voûtées. Quant à moi, j'ai trouvé des chaînages puissants non-seulement dans les édifices sassanides, mais dans les mosquées persanes de tout âge.

Si le palais de Sarvistan diffère à tant de points de vue des édifices byzantins primitifs, il se rattache à eux par un motif de construction très particulier.

L'architecte avait certainement fait preuve d'une grande habileté professionnelle en jetant sur les salles carrées de hautes coupoles que ne retenait aucun contrefort. Mais il savait, instruit par la pratique de ses devanciers, que les coupoles ovoïdes bien construites se maintenaient en équilibre sans grands efforts; la construction de trompes ne présentait pas non plus de difficulté; seuls, les pendentifs risquaient de pousser au vide.

Comme il avait renoncé à la pratique de renforcer les pendentifs en leur adossant des murs massifs, il imagina (Pl. V) de les appareiller par segments courbes, afin de donner plus de cohésion à ces grandes surfaces trapézoïdales.

Faute de connaître la véritable solution, il avait eu recours à un expédient et

1. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 25.

avait disposé les lits de chaque rangée de voussoirs dans des plans qui tournaient autour du côté du carré d'appui parallèle à la base du pendentif (Pl. V). La méthode était ingénieuse, mais il eût été inutile d'y avoir recours dans le cas où l'on eût sub-

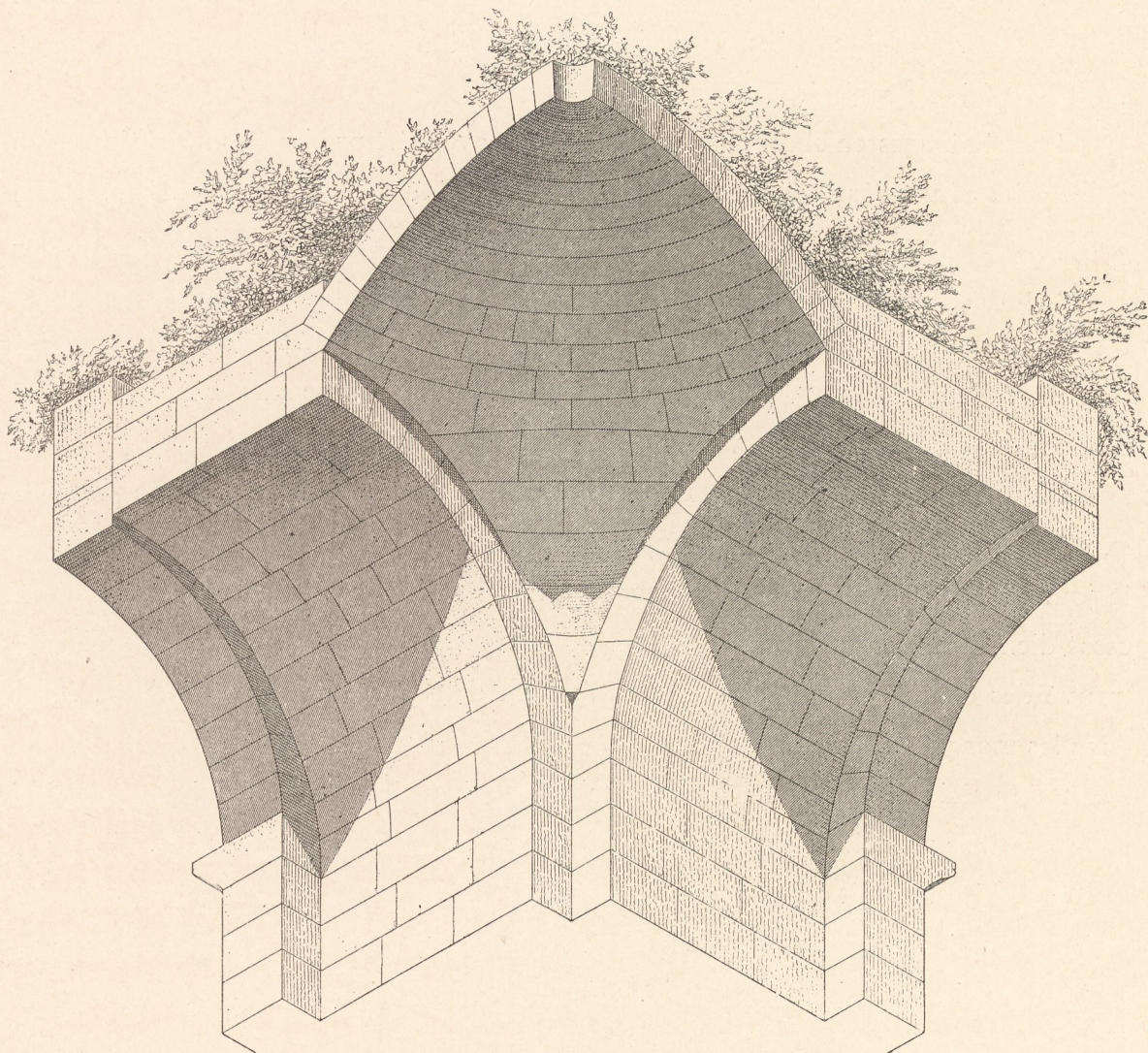


Fig. 52. — Djerach.

(Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, pl. XV, fig. 1, p. 88 et 89.)

stitué aux trapèzes des triangles sphériques. Or, si l'on considère deux des plus anciens types de coupôles byzantines, celles de Jérusalem (Fig. 53), et notamment celles de Djerach (Fig. 52), qui remontent, à mon avis, en deçà du III^e siècle de notre ère, et ont été taillées par des ouvriers syriens, sous la direction d'architectes ro-

mais, on constate, non sans surprise, que les appareils perse et syrien sont à peu près identiques au point de vue de leur génération. Est-ce le hasard qui aurait conduit les maîtres des œuvres orientaux et occidentaux à cette commune solution? Je ne le crois pas; il se peut que chacun de leur côté ils aient songé à incurver les lits; mais

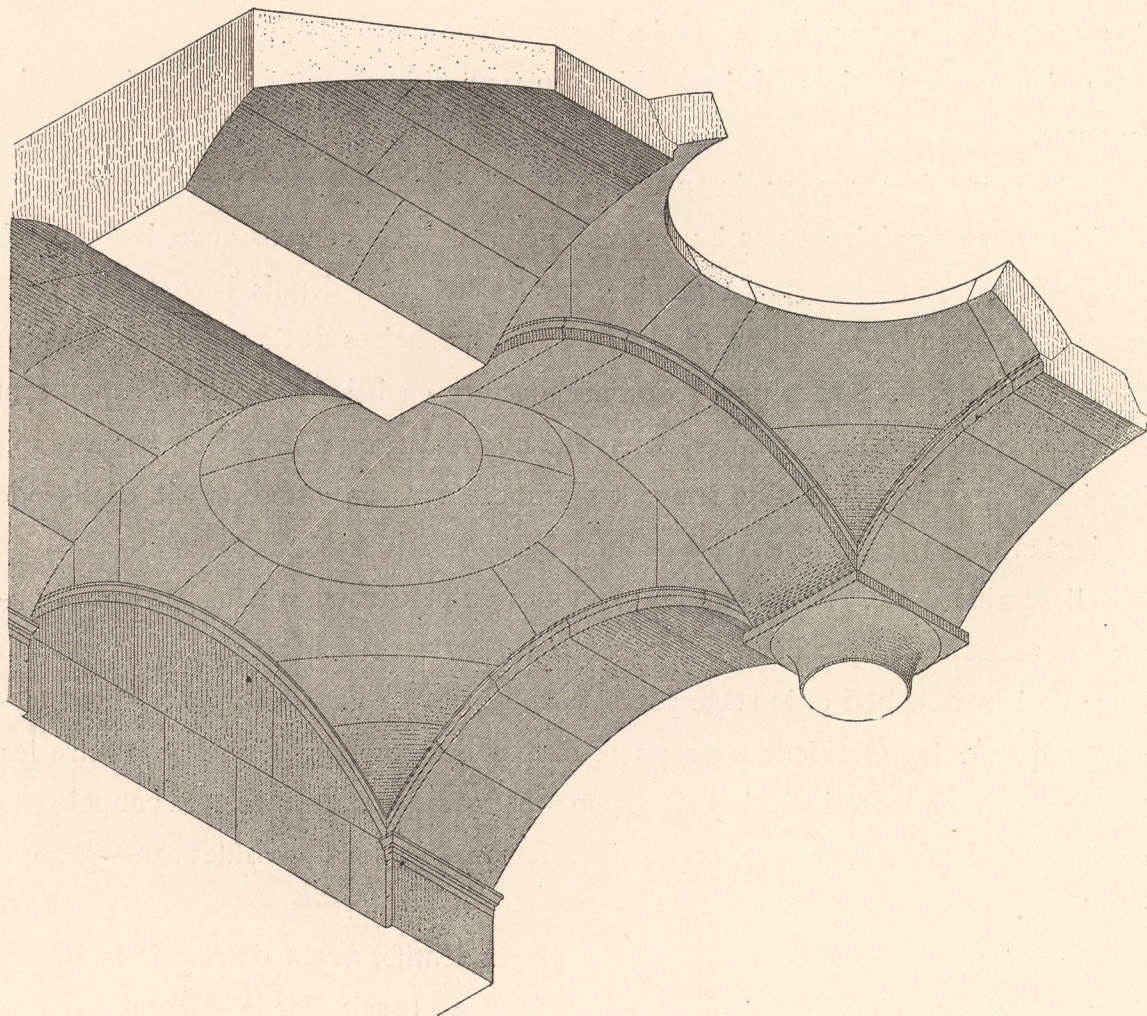


Fig. 53. — Temple de Jérusalem : voûtes de la *Porte double*.

(Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, pl. XV, fig. 2, p. 89.)

il semble d'autant plus étrange qu'ils aient eu recours pour disposer les voussoirs à la même formule empirique, que la construction des rares pendentifs romains repose sur l'emploi d'architraves de pierre jetées en travers des angles formés par deux murs consécutifs, c'est-à-dire sur un principe tout spécial. Au reste, les coupoles de Djerach (Fig. 52) ayant été construites peu de temps après la conquête romaine, dans la contrée même où s'opéra le croisement des éléments asiatiques et romains

générateurs de l'art byzantin, durent être en partie copiées sur un modèle asiatique dont elles ont conservé toute l'allure. Je sais bien que l'appareil de Djerach ne se généralisa pas et que son usage fut de courte durée; les Occidentaux, en adoptant le pendentif triangulaire, comprirent l'inutilité de cette sujétion et ne se servirent guère plus des lits incurvés; mais la courte apparition de ce système est la meilleure preuve de son origine orientale. Les architectes romains, ou leurs successeurs, n'auraient pas volontiers fait le sacrifice d'une modification dont ils auraient été les auteurs.

On pourrait encore se demander si les constructeurs perses et les architectes occidentaux ne puisèrent pas à une source commune la connaissance de l'appareil incurvé. Je ne le pense pas non plus, car les Iraniens, depuis l'écroulement des monarchies asiatiques, étaient restés les seuls dépositaires de l'art oriental, et à plus forte raison des méthodes propres à l'architecture en brique. Admettons pourtant cet emprunt. Comment expliquer, dans cette hypothèse, que l'architecte perse se soit inspiré d'un appareil le plus souvent dissimulé sous un enduit et ait négligé de copier la forme triangulaire des pendentifs ?

Il semble donc, si l'on suit les méthodes de construction dans leurs développements successifs, que l'état des coupoles de Sarvistan est intermédiaire entre le stage de Firouz-Abâd et le stage protobyzantin, et que l'évolution perse était terminée quand les Occidentaux rapportèrent de leurs longues guerres contre les Parthes, comme matériaux, la brique; comme forme architecturale, la coupole sur pendentifs; comme méthode, les principes de construction des voûtes sans cintrage préalable.

Les derniers états que traversèrent les pendentifs, avant de revêtir la forme définitive des pendentifs byzantins caractérisés, on le sait, par la suppression des trompes (Fig. 7), ne me semblent pourtant pas avoir un caractère oriental. Les Perses, tous les monuments du moyen âge sont là pour le prouver, ne surent jamais isoler deux éléments dont la coexistence constituait le fond même de la tradition¹. Cette suprême modification serait donc l'œuvre de la civilisation gréco-romaine.

1. Il est difficile de passer de l'appareil persan (Fig. 8) à l'appareil byzantin (Fig. 7); mais il est très aisé, en revanche, de remonter du stage byzantin au stage perse de Sarvistan.

La trompe, le jour où elle fut limitée par un arc appareillé, n'avait plus de raison d'être. On pouvait l'évider sans compromettre l'équilibre général de la construction; on peut vérifier pratiquement ce fait à Sarvistan, où l'une des trompes est ruinée. Les Perses, qui voyaient toujours dans la solidité des angles la clef de la construction, ne comprirent pas que le rôle des trompes était terminé; mais les architectes

Les grandes déviations apportées à une forme antique de la civilisation d'un peuple sont toujours le fait de nations étrangères qui, n'étant point liées par des préventions locales, modifient les traditions qu'elles reçoivent d'un esprit libre de préjugés. Les nations égyptienne et assyrienne eussent-elles vécu jusqu'à nos jours, qu'elles n'auraient jamais extrait de leurs signes graphiques les lettres d'un alphabet.

Des raisons de cet ordre expliqueraient la localisation respective en Orient et en Occident de la coupole perse et du dôme byzantin.

La trompe apparaît en Occident plus tôt peut-être que le pendentif, et cependant elle n'y a jamais été d'un usage courant, tandis que la Perse, de son côté, n'a guère adopté le pendentif byzantin que vers la fin du XV^e siècle.

Dans ce travail de bien des siècles qui aboutit à Sainte-Sophie (Fig. 7), la part de la Perse serait immense. C'est elle la première qui aurait posé le problème et l'aurait résolu d'une manière pratique. Les Romains auraient perfectionné la solution, et les Grecs lui auraient donné cette forme correcte et classique caractéristique de leur génie. N'est-ce pas leur rôle éternel dans l'histoire de la civilisation et des arts?

En résumé, le monument de Sarvistan est antérieur aux coupoles protobyzantines de la Syrie et de l'Ionie. On ne saurait l'attribuer aux règnes tourmentés des Parthes; on doit, en conséquence, en faire le contemporain des derniers Achéménides ou peut-être des Séleucides, comme semble l'indiquer la suppression de tout ornement persépolitain. Quant au palais de Firouz-Abâd, plus vieux de cent cinquante à deux cents ans que l'édifice de Sarvistan, il serait l'œuvre d'un satrape de Xerxès ou d'Artaxerxès.

Ces conclusions sont en tout point conformes au caractère de ces deux édifices et aux traditions locales.

Qu'il me soit pourtant permis de présenter une dernière hypothèse.

Je me suis toujours demandé, tant la délicatesse de la décoration jure avec la rusticité de l'édifice, si les ornements en plâtre de Firouz-Abâd ne seraient pas postérieurs à la construction. Il est certain, par exemple, que sous le règne de Darius on n'aurait pas traité dans un grand monument la maçonnerie ordinaire avec autant

romains ou byzantins, mieux inspirés, ne tardèrent pas à supprimer un membre inutile de la zone de transition et à asseoir l'extrémité des pendentifs sur des plans carrés. L'usage de voûtes d'arête surhaussées, dont la voûte byzantine est un cas particulier (Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 99), dut contribuer pour une large part à cette évolution.

de barbarie qu'au temps de Firouz-Abâd. Il existe, en particulier, dans les environs de Persépolis, des spécimens de murs achéménides (Fig. 54) bien supérieurs comme exécution à ceux qui nous occupent (Fig. 55).



Fig. 54. — Mur achéménide des réservoirs de Persépolis.

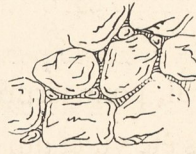


Fig. 55. — Maçonnerie sassanide.

Si l'on admettait l'hypothèse que je présente, et comme on ne saurait douter non plus de la date des décors des portes, on serait conduit à faire remonter la maçonnerie du palais à l'époque de Cyrus ou peut-être même d'Ariaramnès, le grand-père de Darius et le dernier souverain du Fars ¹.

1. Voir vol. I, p. 57, la généalogie de Cyrus et de Darius.